

Une Semaine nouvelle pour la joie

Jean 20, 19 à 31

Jésus se montre à ses disciples

Le soir de ce même dimanche, les disciples sont réunis dans une maison.
Ils ont fermé les portes à clé parce qu'ils ont peur des chefs juifs.
Jésus vient et se tient au milieu d'eux.
Il leur dit : « La paix soit avec vous ! »

Après qu'il a dit cela, il leur montre ses mains et son côté.
Les disciples sont remplis de joie en voyant le Seigneur.
Jésus leur dit encore une fois : « La paix soit avec vous !
Comme le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. »

Après ces paroles, il souffle sur eux et il leur dit :
« Recevez l'Esprit Saint.
Quand vous pardonneriez les péchés à quelqu'un,
Dieu donnera son pardon.
Quand vous refuserez ce pardon à quelqu'un, Dieu le refusera aussi. »

Quand Jésus est venu dans la maison,
Thomas appelé le Jumeau, l'un des douze apôtres, n'était pas avec eux.
Les autres disciples lui disent : « Nous avons vu le Seigneur ! »
Mais Thomas leur répond :
« Je veux voir la marque des clous dans ses mains.
Je veux mettre mon doigt à la place des clous,
et je veux mettre ma main dans son côté. Sinon, je ne croirai pas. »

Le dimanche suivant,
les disciples sont de nouveau réunis dans la maison,
Thomas est avec eux. Ils ont fermé les portes à clé.
Jésus vient et il se tient au milieu d'eux.
Il leur dit : « La paix soit avec vous ! »
Ensuite il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains.
Avance ta main et mets-la dans mon côté. Arrête de douter et crois. »
Thomas lui répond : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »
Jésus lui dit : « Tu crois parce que tu m'as vu.
Ils sont heureux, ceux qui n'ont pas vu et qui croient. »

Devant ses disciples,
Jésus a encore fait beaucoup d'autres signes étonnants,
mais on ne les a pas racontés dans ce livre.
Ceux qu'on a racontés ici vous permettent de croire
que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu.
Alors, si vous croyez, vous aurez la vie par lui.

Voilà, pour nous cela fait huit jours que l'annonce de la résurrection de Jésus a eu lieu. Pour les disciples, c'était le soir de ce même jour, quelques heures plus tard. Pour eux, c'était au premier jour de la semaine. Pour nous, nous comptons comme si c'était le dernier – fin de semaine – alors que ce devrait être aussi au premier jour d'une semaine nouvelle, puisque c'est à une vie nouvelle que le Christ a été appelé, c'est pour une vie nouvelle qu'il a été relevé de la mort.

Jour nouveau, semaine nouvelle et une nouvelle création qui commence. Au début, tout est fermé, tous sont enfermés, par peur, à cause d'une phobie. C'est un peu comme au livre de la Genèse, au récit des Commencements, lorsqu'il est écrit que tout est tohu-bohu, que tout est encloué dans l'indistinction, tout est dans l'informe, pas de vie possible, rien que le vide existentiel ! Les disciples, eux, se sont enfermés par peur de la distinction, à cause de la crainte d'être connus et reconnus et d'en subir les conséquences. Alors, ils demeurent entre eux, se pensant ainsi en sécurité, rassurés par l'isolement, par la séparation. Ils auraient dû savoir, comme nous devrions savoir, que l'isolationnisme ou le séparatisme fondé sur la peur n'engendre que la peur. Celles et ceux qui essaient de nous convaincre que des portes et des frontières bien étanches sont gages de sécurité, savent pertinemment qu'en affirmant cela, ils ne font que renforcer le sentiment d'insécurité sur lequel ils ou elles fondent leur doctrine et leurs espérances politiques. Les disciples avaient peur, enfermés derrière des murs et des portes, barricadés derrière des frontières qu'ils pensaient protectrices... Mais la sagesse populaire ne dit-elle pas avec raison que *la peur est mauvaise conseillère* ?

Si tout était resté ainsi, si Jésus n'était pas apparu, il ne se serait rien passé d'autre. Les disciples n'auraient pas dépassé le stade de ce premier jour, verrouillés qu'ils seraient dans la crainte et les tremblements de leurs souvenirs, persistant dans l'hier de la croix et de la mort. La pièce où ils s'étaient rassemblés devenant leur dernière demeure... une véritable tombe.

Et nous, nous ne serions pas là ce matin, comme nous n'aurions pas fêté Pâques puisque Pâques ne serait pas advenue, nous laissant, comme les disciples, en face du trépas de Jésus. Fin de l'histoire, fin de l'aventure, aussi belle qu'elle ait pu être.

Lorsque nous donnons raison à celles et ceux qui prônent le repli sur soi plutôt que l'ouverture au vent des autres, c'est la tombe qui l'emporte et nous emporte avec elle, c'est elle qui fait des humains que nous sommes les vases cinéraires de l'humanité !

Jésus apparaît au milieu, dans le *μεσος* laissé par les disciples. Sa présence soudaine vient briser l'entre-soi et oblige à un décentrement – c'est lui maintenant le milieu de vie, pas la peur ambiante. Elle n'a plus la parole et c'est Jésus qui prend la parole en premier. Du temps de son vivant d'avant la mort, Jésus avait l'habitude de se présenter avec une formule : *Je suis*, disait-il – souvent traduit pas *C'est moi* dans nos versions contemporaines de l'évangile de Jean. C'est ainsi qu'il parle de lui-même à la femme de Samarie rencontrée au puits de Jacob. *Je sais qu'un messie doit venir*, lui confit-elle. *Je suis*, répond Jésusⁱ. Par la suite, sur les eaux du lac de Galilée, c'est la nuit, c'est la tempête, les disciples sont en perdition dans leur barque, Jésus les rejoint en marchant sur la mer/la mort, et leur dit : *Je suis, n'ayez pas peur*ⁱⁱ... et aussitôt la barque touche terre, il n'y a plus de mer/de mort, tous sont arrivés à bon port et sont en vie. Fin de la peur, ouf ! Un peu plus tard, cette fois-ci dans le Temple à Jérusalem, Jésus évoque devant la foule son élévation future sur la croix – sa mort qui est déjà un chemin de relèvement, de résurrection – qui le fera connaître de tous comme étant celui qui a dit *Je suis* et qui le relie à toute l'histoire du salut en ce qu'avant Abraham, déjà *Je suis*ⁱⁱⁱ. Dans ses derniers discours à ses disciples, il insiste : *afin que vous croyiez que Je suis*^{iv}. Avec en plus les sept fois où Jésus a dit : *Je suis... le pain de vie*^v ; *Je suis la lumière du monde*^{vi} ; *Je suis la porte*

des brebis^{vii}; *Je suis le bon berger*^{viii}; *Je suis la résurrection et la vie*^{ix}; *Je suis le chemin, la vérité et la vie*^x; et enfin *Je suis le vrai cep*^{xi}. Sept fois *Je suis*, et c'est un chiffre de plénitude, comme celui d'une semaine entière de création qui se serait écoulée. Après, il faut passer à la suivante. Sept fois *Je suis* et dix compléments. Cette fois-ci, un nombre de complétude, telles les Dix plaies d'Égypte ou les Dix commandements. L'édifice achevé, à l'image du Tetraktys de Pythagore, il faut aussi passer à autre chose, fin d'un cycle et nécessité de passer au suivant. Dix, en hébreu, c'est aussi la signature de Dieu sur et dans le monde. Jésus est le paraphe de Dieu apposé sur le palimpseste du monde.

La dernière fois que Jésus se présente en disant *Je suis*, c'est lors de son arrestation dans le jardin de Gethsémané, au-delà du Cédron qu'il a fallu franchir, comme jadis Moïse et le peuple hébreu traversant la mer Rouge pour pénétrer dans le désert, comme autrefois le peuple hébreu et Josué avec le Jourdain pour entrer en terre promise. Et lorsque Jésus ose dire par trois fois *Je suis*, la garde ne meurt ni ne se rend, mais recule et tombe. Pourquoi ? Parce qu'il utilise le nom de Dieu, l'imprononçable que pourtant il prononce – *Je suis celui qui est* – nom révélé à Moïse, la grande figure messianique de l'évangile de Jean. Jésus est le buisson ardent d'où jaillit le nom de Dieu.

Au jour de la résurrection, aux disciples rassemblées, Jésus aurait dû continuer sur sa lancée et se présenter à eux en redisant une fois encore *Je suis*. Là, il aurait tout de suite été reconnu dans sa messianité, dans le nom qu'on lui aurait donné par la suite : *Je suis celui qui est apparu alors que nul ne l'attendait plus ; Je suis l'inespéré dans le désert de la mort ; Je suis l'inattendu qui trompe la peur et vous déverrouille de l'intérieur.*

Mais non, il opte pour une autre salutation, plus ordinaire, la plus ordinaire qui soit, celle que tout le monde utilise en ce temps-là, sorte de : *Bonjour ! Comment allez-vous ? Moi, ça va, merci ! Regardez.* Puis de montrer son côté et ses mains. Il refera cela huit jours plus tard – encore une semaine de passée – lorsque Thomas l'absent sera présent. Avec un cran de plus : *Ne te contente pas de regarder, touche aussi, avance ton doigt, mets-le dans les trous des clous, avance ta main, mets-la dans la béance de mon côté.* À croire qu'il n'a pas cicatrisé, que ses plaies sont encore ouvertes, même si le sang n'y coule plus. Comme dans le tableau de *L'incrédulité de saint Thomas* du Caravage. C'est qu'il n'est pas une sorte de fantôme, un pur esprit, en forme de Dieu, comme aurait pu l'écrire l'apôtre Paul un peu plus tard. Non, Jésus fait fi des *Je suis*. Il préfère une salutation tout humaine et ouvre ainsi la vie nouvelle à la réalité de l'existence de tout un chacun.

Auparavant, Jésus devait donner des gages de son rattachement à Dieu, celui qu'il appelait son *Père des cieux*. Il se devait de montrer le lien direct qui le liait à celui dont il disait qu'il faisait la volonté jusqu'au bout, jusqu'à ce que *tout soit accompli* – puisque ce fut là sa dernière parole sur la croix qui l'a élevé de la terre pour le rapprocher des cieux.

Maintenant, c'est tout l'inverse. Lui qui est reconnu pour sa messianité, comme signe de la proximité de Dieu-avec-nous, avec les hommes, les femmes et les enfants de ce monde, générés et non-générés, se doit de montrer qu'il fait partie intégrante de cette humanité dont il est le prémice et la promesse de renouvellement. S'il en était resté à sa première parole de ressuscité adressée à Marie de Magdala – *Ne me touche pas* ou, suivant nos traductions, *ne me retiens pas*, dont le sens m'apparaît de plus en plus comme une parole d'amour pour ne pas dire d'amoureux – Jésus aurait été pour nous rien qu'un signe extérieur de richesse de vie. Mais pas plus.

Avec sa salutation tout humaine, il remet Dieu à notre dimension, à portée de regard et de main, à portée de la vie de chaque jour, même aux temps des craintes, des peurs, des angoisses existentielles ou essentielles.

Alors, oui, c'est bien à autre chose que Jésus passe. La semaine de sa vie est achevée. C'est à celle des disciples de commencer – il souffle sur eux et les envoie en mission – et quand je dis la vie des disciples, je veux aussi parler de la nôtre puisque, depuis leur temps à eux, c'est la même semaine qui se déroule. Elle nous emmène, nous et toute l'humanité, jusqu'en la Semaine nouvelle que nous appelons de nos vœux et de nos prières : celle où toutes choses seront nouvelles ; où il n'y aura plus ni deuil ni cri ni larme, parce que les choses anciennes auront disparu et que la mort ne sera plus. L'arbre de vie sera de nouveau planté au milieu du jardin de chaque existence.

Mais, dites-moi, et si cette Semaine, infiniment et véritablement plus sainte que l'autre, avait déjà commencé en nous ? Alors, nous serions comme les disciples : pleins de joie, de la vraie joie pascale.

Bruneau Jousselein, pasteur

- i 4, 26
- ii 6, 20
- iii 8, 28 & 58
- iv 13, 19
- v 6, 35
- vi 8, 12
- vii 10, 7-9
- viii 10, 11
- ix 11, 25
- x 14, 6
- xi 15, 1